

Vaterland

Le pays du père

D'après le récit de
Jean-Paul Wenzel

Version scénique et mise en scène de
Cécile Backès



Vaterland, photo : Thomas Faverjon

Dossier pédagogique

Compagnie Les Piétons de la Place des Fêtes
Siège social : Château Stanislas - 55 200 COMMERCY
Adresse postale : 211 rue St Maur - 75 010 PARIS
Tél. : 01 83 64 61 94 . Mél. : admin@compagnieppf.com
www.compagnieppf.com

SOMMAIRE

Qu'est-ce qu'une origine ?
Comment elle nous influence, nous détermine, nous échappe ?
Ou est-ce nous qui lui échappons ?

Ce dossier pédagogique propose des pistes de lecture à partir des thèmes du texte. Il contient également des sujets d'exercices et improvisations à proposer aux élèves.

Dossier réalisé par Cécile Zanibelli / Exercices proposés par Cécile Gérard

1. LE SPECTACLE

- A) INFORMATIONS PRATIQUES P 3
- B) HISTOIRE, FORME ET NOTES P 4
- C) BIOGRAPHIES P 5
- L'auteur : Jean-Paul Wenzel
 - La metteure en scène : Cécile Backès
 - Les comédiens

2. PISTES THEMATIQUES

- A) **L'ALLEMAGNE ANNÉE ZÉRO** P 8
- document #1 Vaterland
 - document #2 Mon siècle
 - document #3 Automne allemand
 - document #4 Le Poète mourant s'adresse à la jeunesse
- B) **DE L'APRÈS-GUERRE À AUJOURD'HUI** P 16
- document #1 Vaterland
 - document #2 Chassé de sept pays, j'ai vu...
 - document #3 Déclaration de Robert Schuman
 - document #4 Discours de Simone Veil
- C) **REGARDER L'ALLEMAGNE AUJOURD'HUI** P 26
- document #1 J'apprends l'allemand
 - document #2 Quelques voix dans la nuit
- D) **LE PAYS NATAL, LE PAYS D'OÙ L'ON VIENT** P 29
- document #1 L'ignorance
 - document #2 Espèces d'espaces /Le pays
 - document #3 Trois femmes puissantes
 - document #2 Vaterland
- E) EXERCICES ET IMPROVISATIONS

1. LE SPECTACLE

A) INFORMATIONS PRATIQUES

DISTRIBUTION

D'après le récit de	Jean-Paul Wenzel
Version scénique et mise en scène	Cécile Backès
Assistante à la mise en scène	Cécile Zanibelli
Scénographie	Antoine Franchet
Réalisation des images vidéo	Simon Backès
Lumières	Pierre Peyronnet
Conseil artistique	Andrea Schieffer
Création son & vidéo	Juliette Galamez
Assistée de	Stéphan Faerber
Costumes	Céline Marin
Régie Générale, régie lumière & vidéo	Frédérique Steiner-Sarrieux
Régie son	Stéphan Faerber
Administration de production	Anaïs Arnaud
Interprétation	Nathan Gabily, Cécile Gérard, Martin Kipfer, Maxime Le Gall
Avec les voix off de	Jutta Wernicke, Suzanne Schmidt, Aurélie Billetdoux, Nathalie Lojek, Slimane Yefsah, Richard Sammel, Igor Mendjisky, Anne Canovas, Werner Kolk, Frédéric Schulz Richard, Olivier Bernaux

PRODUCTION

Coproduction : Les Piétons de la Place des Fêtes – compagnie conventionnée avec la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Lorraine -et soutenue financièrement par le Conseil Régional de Lorraine et le Conseil Général de la Meuse ; le Centre Dramatique National de Thionville Lorraine ; Scènes Vosges ; l'Action Culturelle du Pays de Brie. Avec le soutien du Carreau -Scène Nationale de Forbach ; du Trait d'Union de Neufchâteau ; de la Comédie de l'Est-CDR de Colmar. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

Une coproduction France-Culture.

Cécile Backès est artiste associée au Carreau, Scène Nationale de Forbach et de l'Est Mosellan.

CONTACTS

Cie les piétons de la place des fêtes www.cieppf.com

Cécile Backès - metteure en scène

Anaïs Arnaud - administration

Cécile Zanibelli - assistante mise en scène

> cecilebackes@orange.fr

> admin@compagnieppf.com

> zanibelli@wanadoo.fr

B) HISTOIRE, FORME ET NOTES

EN 1944, WILHELM KLUTZ, UN SOLDAT ALLEMAND, PREND L'IDENTITÉ D'UN SOLDAT FRANÇAIS, LOUIS DUTEIL, POUR ÉPOUSER UNE FRANÇAISE, ODETTE GARNIER.

A LA LIBÉRATION, HENRI DUTEIL PART À LA RECHERCHE DE SON FRÈRE LOUIS DONT ON EST SANS NOUVELLES.

EN 1982, JEAN, LE FILS D'ODETTE ET DE WILHELM, TENTE DE RETROUVER SON PÈRE.

Adapté par Cécile Backès, le texte de Jean-Paul Wenzel juxtapose et alterne quatre voix, en brèves séquences : celles d'Henri, de Wilhelm, d'Odette, de Jean. Multiplication et succession instantanée des points de vue, des préoccupations. Dispersion éclatement de la chronologie et des lieux : hier et aujourd'hui, la France et l'Allemagne. Saint-Etienne, octobre 1943. Francfort, mars 1982. Saint-Dié, mai 1945. Mannheim, juillet 1982.

Chaque séquence, en sa voix, son temps et son lieu, est une pièce d'un puzzle qui finira par se recomposer, celui des origines de Jean et de la destinée conjugquée de ses parents et des frères Duteil. La pièce est poursuite, enquête, quêtes. Elle est oratorio dans la polyphonie de ses voix contrastées. Elle se densifie du surgissement d'autres voix, off celles-là, qui apostrophent, commentent, viennent en aide ou résonnent parfois dans l'autre langue, l'allemand paternel.

Mais cette aventure, ce suspens, cette forme « chorale » suscite chez le spectateur une réflexion parallèle à celles des protagonistes : lui aussi, confronté au patchwork de ces vies-là, exemplaires de notre temps, s'interroge sur ses origines, son identité, les hasards qui président aux existences, la conjugaison des bouleversements collectifs et des cheminements individuels, le poids de la faute et de la rédemption.



Heimat is da wo ich bin (Ma patrie c'est là où je suis)
B. Kiegeland

Vaterland raconte le voyage de Jean, jeune musicien de rock, dans l'Allemagne de 1982, à la recherche de son père.

Vaterland se présente sous une forme étrange, qui tient de l'oratorio : une série de fragments qui passent d'une période à l'autre, d'une voix à une autre et composent un récit éclaté, à l'image de l'Europe dévastée d'après-guerre. À l'image du journal de voyage d'un jeune homme lui aussi dévasté : un rêve éveillé, écrit rapidement, la tête pleine de musiques — le rock'n'roll anglais est né du souvenir des bombes, a dit quelque part Keith Richards.

On cherche le fantôme du père, et plus loin encore, murs tombés, le fantasme de l'Europe à venir. Il est question d'une quête mais peu à peu, l'objet même de la quête se dissout. Peut-être ce père est-il là, tout près... ?

Cécile Backès

C) BIOGRAPHIES

- **L'auteur :**

JEAN-PAUL WENZEL

Né en 1947 à Saint-Etienne, d'un père allemand et d'une mère française, il entre à l'Ecole nationale supérieure d'art dramatique de Strasbourg en 1966 après un BEI de mécanique générale. Il y reçoit l'enseignement brechtien d'André Steiger tout en découvrant l'esprit de la décentralisation.

A sa sortie, il est d'abord comédien au TNS puis pour le Théâtre de la Reprise qu'il fonde avec Robert Gironès. En 1974, il rencontre Peter Brook qui l'engage pour jouer Timon d'Athènes. Il joue aussi sous la direction de Philippe Goyard, Michel Raskine au théâtre et de Gisèle Cavali, Aki Kaurismaki, Gérard Blain au cinéma.

Il participe en 1975 à la création du Théâtre du Quotidien en collaborant à l'écriture de « L'Entraînement du champion avant la course » de Michel Deutsch. Son objectif est de donner au théâtre la parole aux minorités et aux exclus. Il écrit « Loin d'Hagondange », pour, dit-il, "décentraliser la décentralisation". Cette première pièce, créée en 1976 par l'auteur puis en 1977 par Patrice Chéreau (prix de la critique du meilleur spectacle de province 1976 et traduite dans une vingtaine de langues), fait de lui un des auteurs contemporains les plus joués à l'étranger, y compris en URSS.

Suivront une quinzaine de pièces, toutes jouées en France et à l'Etranger, qui figurent parmi sa quarantaine de mises en scène : Dorénavant (1977) est un « poème futuriste violemment personnel », Les Incertains (1978) participe du théâtre autobiographique et Boucherie de nuit (1985) est un drame social dans l'esprit des films « faits divers » de Fassbinder. Dans Vater land (1983), il explore la relation dynamique entre destins singuliers et mouvements de l'Histoire. Sous ce titre, un roman et une pièce écrits en collaboration avec Bernard Bloch relatent sa traversée de l'Allemagne profonde sur les traces de son père disparu.

En tant que metteur en scène, il crée entre autres des textes de Michel Deutsch, Jean- Louis Hourdin, Yves Reynaud, Olivier Perrier, Arlette Namiand, Bertolt Brecht, Rainer Fassbinder, Serge Valletti, Lioubomir Simovitch, Odön Von Horvath, Yves Reynaud, Enzo Cormann, Howard Barker, et des romans de Thomas Berger, Guy de Maupassant, Sembène Ousmane, Arthur Koestler, Primo Lévi, Jean Meckert.

Parallèlement, il fonde et dirige avec Olivier Perrier, de 1976 à 2002, un centre de création à Montluçon (Allier), le Théâtre des Fédérés, devenu Centre dramatique national en 1993. Il est responsable également des Rencontres d'Été de Hérisson de 1976 à 2003. Directeur pédagogique de l'École d'Acteurs du TNB à Rennes de 1995 à 2000, il intervient dans d'autres écoles : Saint-Étienne, Genève, Addis Abeba, Récife (Brésil), Paris, Lille, Pékin, Strasbourg.

Il est, avec Arlette Namiand, co-fondateur de « Dorénavant Cie » (Paris) depuis 2003.

BIBLIOGRAPHIE > LOIN D'HAGONDANGE ed. Stock, rééditée chez Actes Sud, collection Répliques 1995, et aux Solitaires Intempestifs, 2008 > MARIANNE ATTEND LE MARIAGE ed. Stock, 1976, co-écrite avec Claudine Fiévet > DORENAVANT 1978 > LES INCERTAINS 1979, ed. Tapuscrit/Théâtre Ouvert > SIMPLE RETOUR inédit > DOUBLAGES ed. Albin Michel, 1981 > VATER LAND avec B.Bloch, coll. Enjeux T.O. 1983 > BOUCHERIE DE NUIT, et MADDO éd. Autrement, coll. 5 Auteurs, 1985 > L'HOMME DE MAIN 1987 > LA FIN DES MONSTRES ed. L'Avant-Scène, mars 1995 > FAIRE BLEU ed. Les Solitaires Intempestifs. Coll. Mousson d'été 1999 > MARGOT inédite > SIX TRAGEDIES MINIATURES ed Les Solitaires Intempestifs décembre 2006 > 5 CLES ed. Lansman, septembre 2006 > LA JEUNE FILLE DE CRANACH ed. Les Solitaires Intempestifs, 2008 > RETOUR DE JERUSALEM 2007, dans le cadre d'Écritures Vagabondes > TOUT UN HOMME, 2010 - éd. Autrement, coll. Littératures.

- **La metteure en scène :**

CÉCILE BACKÈS

Comédienne et metteure en scène, Cécile Backès est une ancienne élève d'Antoine Vitez à l'Ecole du Théâtre national de Chaillot. Elle travaille en Lorraine depuis 1990, aux côtés de Charles Tordjman au Théâtre de la Manufacture, CDN Nancy Lorraine, et de Michel Didym pour la création et les premières éditions de la Mousson d'Eté. (1993-1997)

En 1998, elle crée sa compagnie, *les Piétons de la Place des Fêtes*. Elle a adapté et mis en scène Georges Perec, la comtesse de Ségur ou Bertolt Brecht, mais surtout des auteurs contemporains comme Claudine Galea, Hanokh Levin, Serge Valletti, Marguerite Duras (*La Maison*), Aurélie Filippetti (*Fin du travail*), ou, en Allemagne, Joël Pommerat (*Dieses Kind/Cet enfant*).

En 2008, elle a présenté *Shitz* de Hanokh Levin, à la Pépinière Théâtre, coproduction avec la compagnie les Piétons de la Place des Fêtes. En 2009, elle crée *King Kong Théorie* de Virginie Despentes, spectacle repris au Festival d'Avignon en juillet 2010, au Théâtre de la Manufacture/Scènes Contemporaines.

En 2010, Cécile Backès a créé *Vaterland*, de Jean-Paul Wenzel, au Centre Dramatique Thionville-Lorraine/Le Nest, spectacle qui sera repris en 2012. Elle prépare actuellement *J'ai 20 ans qu'est-ce qui m'attend ?* — un chantier de création sur la jeunesse française contemporaine : des entretiens avec des jeunes inspirent des auteurs pour des formes brèves. Une mise en espace de ce projet a été présentée à Théâtre Ouvert en novembre 2010 ; la création est prévue pour l'automne 2012.

Cécile Backès est artiste associée au Carreau, Scène Nationale de Forbach et de l'Est-Mosellan pour la période 2011-2013.

Compagnie Les Piétons de la Place des Fêtes

En 1998, elle crée sa compagnie, les Piétons de la Place des Fêtes, dont elle signe les mises en scène. Elle a adapté et monté des auteurs tels Georges Perec, la comtesse de Ségur ou Bertolt Brecht, mais elle axe son travail autour d'auteurs contemporains comme Claudine Galea, Hanokh Levin, Serge Valletti, Marguerite Duras, Aurélie Filippetti, ou Joël Pommerat.

Compagnie lorraine depuis 2003, *les Piétons de la Place des Fêtes* développe un projet artistique consacré aux écritures contemporaines, favorisant la rencontre des auteurs d'aujourd'hui, de théâtre ou de littérature, avec les publics. La compagnie développe un travail de important d'actions artistiques en lien avec les spécificités des territoires où elle est en résidence : à Commercy, au Théâtre Ici et Là à Briey, à Scènes Vosges — où elle développe une création partagée avec des amateurs, à proximité de Bussang — (2008-2010) ou enfin au Carreau, SN de Forbach, où elle amorce un travail plateau/vidéo sur le thème « avoir 20 ans en Moselle ».

Autres activités

D'autre part, Cécile Backès est productrice pour les *Fictions* de France Culture, à la fois sur ses projets de théâtre et sur d'autres émissions. Pour exemple récent, la série *Des icônes du rock* sur des textes de Laure Limongi, François Bégaudeau, Claudine Galea, Christophe Fiat et Sylvie Robic a été diffusée sur France Culture en mars/avril 2008.

Comédienne, Cécile Backès a récemment présenté *Fin de l'Histoire*, lecture publique de et avec François Bégaudeau. Elle a aussi enregistré le rôle de Françoise Dolto dans le feuilleton réalisé par C. Bernard-Sugy, *Dolto, portrait au fil des pages* diffusé sur France Culture en décembre 2008, et enregistre de très nombreuses lectures et productions pour France Culture.

Elle a publié en octobre 2009 *La boîte à outils du théâtre en classe*, coll La Bibliothèque Gallimard. En novembre 2011, paraîtra aux mêmes éditions son *Anthologie du théâtre français du XX^e siècle*, « *Ecrire le théâtre du présent* ».

La compagnie les Piétons de la Place des Fêtes est conventionnée avec la DRAC Lorraine depuis 2007 et est soutenue au projet par le Conseil Régional de Lorraine, le Conseil Général des Vosges et le Conseil Général de la Meuse.

SPECTACLES > ESPÈCES D'ESPACES sur un texte de Georges Perec, 1999 > LES PETITES FILLES MODÈLES d'après la comtesse de Ségur, 2000 > JE REVIENS DE LOIN de Claudine Galea, 2002 > LA MAISON de Marguerite Duras, 2004 > OEUF DE LYNCH ET JUST HAMLET de Serge Valletti, 2004. création dans le cadre de « Festivalletti », dont Cécile Backès a également assuré la direction artistique, programmation et distribution > LA SECONDE ATTITUDE, La croix blanche / chansons de Bertolt Brecht, 2006 > FIN DU TRAVAIL de Cécile Backès, avec des extraits des « Derniers jours de la classe ouvrière » d'Auréliie Filippetti, 2007 > DIESES KIND / CET ENFANT de Joël Pommerat, création avec les élèves de 2^{ème} année de la Hochschule für Theater und Musik, Hanovre, 2008 > SHITZ de Hanokh Levin, 2008 > King Kong Théorie de Virginie Despentes

- **Les comédiens**

CÉCILE GÉRARD

Formée à L'Ecole supérieure d'art dramatique Pierre Debauche et au Studio-théâtre du CDN de Nancy, elle joue entre autres avec Alain Ollivier, Jacques Falguières... Très proche du travail de Benoit Lambert, elle joue, dès 1992, dans les spectacles du Théâtre de la Tentative dont « Le Misanthrope », « Ça ira quand même », « La gelée d'arbre », « Maître Puntila et son valet Matti », « Le bonheur d'être rouge », « La conversation interrompue »...

Depuis 2004, elle travaille également avec Cécile Backès, pour la compagnie Les Piétons de la Place des Fêtes, dans « La Maison », encore en tournée et « La seconde attitude ». Elle dirige par ailleurs des ateliers depuis une quinzaine d'années et intervient actuellement pour le Théâtre 71 -Malakoff, dans le cadre de l'option-théâtre.

MARTIN KIPFER

Issu de la promotion 2011 de l'Ecole supérieure d'Art Dramatique de la Comédie de St Etienne, Martin Kipfer a suivi préalablement des études de lettres à l'Université de Jean Monnet de St Etienne, ainsi qu'à l'Ecole Normale Supérieure LSH de Lyon. Il a notamment travaillé, dans le cadre de sa formation à la Comédie de St Etienne, sous la direction d'Antoine Caubet, Hervé Loichemol, Arnaud Meunier, Christophe Lemaître, Anne Cornu et Vincent Rouche. Il travaille actuellement avec Richard Brunel sur le spectacle « Les criminels », prochaine création de la Comédie de Valence.

MAXIME LE GALL

Issu du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, il suit parallèlement une formation de chant lyrique et de danse classique, modern jazz et contemporaine. Il a été interprète entre autres dans « Une Histoire du monde » d'Emmanuel Rey mis en scène par Jean-François Mariotti, « Electre » de Sophocle par Emmanuel Rey, « Massacre à Paris » de Christopher Marlowe par Guillaume Delaveau, « The Silver Tassie » de Sean O'Casey par Matthias Langhoff, « Jeux de massacre » d'Eugène Ionesco par Philippe Adrien, « Léonie est en avance » de Georges Feydeau par Alain Françon, « Marchands de sable » par Sandrine Delsaux ... Il a aussi tourné pour la télévision, le cinéma et enregistré des pièces radiophoniques.

NATHAN GABILY

Après l'Atelier Volant au Théâtre National de Toulouse, sous la direction de Sébastien Bournac, où il travaille aussi avec Emilie Valentin et Michel Laubu, Jacques Nichet, Michel Fau..., il intègre le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Il y travaille auprès de Dominique Valadié, Andrzej Seweryn et Muriel Mayette, y met en scène, « Cendres sur les mains » de Laurent Gaudé et est dirigé par Alain Françon, Philippe Adrien et Matthias Langhoff. Depuis sa sortie en 2006, il collabore régulièrement avec Dany Martinez -Théâtre du Ballon Rouge : « Hannah Crafts , mémoire d'une esclave noire », « Poil de Carotte » et « Bagnards », en tournée jusqu'au Sénégal, Maroc et Argentine. Didier Lelong le dirige dans « Lazarillo, sortie clownesque » d'Emmanuel Schaeffer, Philippe Adrien le dirige dans « Meurtres de la princesse juive » d'Armando Llamas. Récemment, Barbara Bouley-Franchitti lui propose de participer à un chantier-laboratoire autour de « L' Orestie » d'Eschyle en interprétant Oreste, Elise Bertero-Rebreyend le convie à sa création « Et j'y retournerai ».

3. PISTES THEMATIQUES :

A) L'ALLEMAGNE « ANNÉE ZÉRO »

Le récit de « Vaterland » offre une description d'une période de l'histoire allemande peu connue en France.

Les textes proposés ci-dessous évoquent la reconstruction de l'Allemagne après la seconde guerre mondiale :

- . Quelles images de l'Allemagne détruite ?
- . Comment retrouver le sens du quotidien et de la vie familiale ?
- . Comment fonder les bases morales d'une nouvelle identité collective ?
- . Regarder le passé en face ?

BIBLIOGRAPHIE

- document #1 **Vaterland** – Fragment 20
- document #2 **Mon siècle** - « année 1946 »
Günter Grass, 1999. Editions du Seuil
- document #3 **Automne allemand** (extraits)
Stig Dagerman, 1946. Editions Babel, Actes-Sud.
- document #4 **Le Poète mourant s'adresse à la jeunesse ?**
poème d'exil de 1945. Editions de l'Arche.

FILMOGRAPHIE

- **Allemagne année zéro** de Roberto Rossellini



Allemagne année zéro, R. Rossellini

VATERLAND
(...) 20. Baden-Baden, décembre 1945

WILHELM KLUTZ : L'hiver 45-46, je m'installe à Baden-Baden, ou plutôt à la gare de Baden-Baden. Je dors dans un wagon isolé sur une voie de garage endommagée.

Dans le compartiment nous sommes trois. Une femme sans âge, un homme — ça n'est pas son mari — et moi. La nuit, l'homme ne dort pas. Il essuie la buée grasse de la vitre et regarde dehors : les lumières rares de la nuit, l'arrivée des trains bondés...sans doute pense-t-il à l'Allemagne. La femme, quand elle dort là, reste toute la nuit allongée, les yeux grands ouverts sur l'ampoule inutile au plafond, la tête sur les genoux de l'homme qui fixe toujours l'extérieur. Certains soirs, elle ne rentre pas. Elle se prostitue, certainement. L'homme ne modifie en rien son attitude, qu'elle soit là ou pas, on a l'impression qu'il l'attend.

Quand le jour ou le froid nous réveillent, nous nous retrouvons au buffet devant une tasse de café, un café qui ne ressemble en rien à du café...un goût indéfinissable. Pour la toilette, nous descendons dans les sous-sols carrelés du buffet. « Mon pauvre Willy », me dis-je devant le miroir avec un méchant sourire. « Grandeur et décadence ». *Aufstieg und Fall*.

Dans cette gare de Baden-Baden, je deviens le roi de la cigarette. Je vends des cigarettes reconstituées, faites de mégots glanés dans les administrations françaises. La vente ou le troc à la pièce m'assure le minimum vital.

Le soir, de retour au wagon, j'essaie de penser. De penser à mon avenir...sans succès.

« Odette...Odette, *Odette, ich kann dir nichts sagen, noch nicht !* je ne peux rien te dire. Pas encore ». Je pense au suicide. Plusieurs fois. Seul l'espoir de revoir Odette et notre fils me donnent le courage de continuer, émergeant à peine de cet amas de ruines et de misères. Comme l'Allemagne, je paie ma dette. Cette pensée aussi me permet de continuer à vivre : je paie ma faute.

(...)

Jean-Paul Wenzel

D'la brique, j'vous dis, partout de la poussière de brique ! Dans l'air, dans les frusques, entre les dents, et j'vous dis pas où encore. Mais nous les femmes, ça nous dérangeait pas. L'essentiel, c'est que c'était la paix, enfin. Et v'là qu'aujourd'hui ils veulent nous construire un monument, même. Si, si ! Y a même une vraie association pour : la Berlinoise déblayeuse de décombres ! Mais à l'époque, quand c'était que des ruines partout dans Berlin, avec juste des petits chemins entre les tas de décombres, ça rapportait tout juste soixante et un pfennings l'heure, je m'en souviens. Mais ça donnait aussi une meilleure carte d'alimentation, numéro 2, une carte de travailleur de force. Parce que avec la carte de ménagère on avait droit seulement à trois cents grammes de pain par jour et sept grammes de matière grasse. Qu'est-ce qu'on pouvait faire de cette misère, je vous le demande.

C'était un boulot dur, le déblayage. Moi et Lotte –c'est ma fille – on bossait dans la même équipe. A Berlin-Centre, où presque tout était par terre. Lotte toujours avec la poussette. S'appelait Felix, le gosse, mais il est devenu tubard, à cause de toute cette poussière de brique, je suppose. Et il est mort l'année d'après, en 47, avant que son père rentre de captivité. Ils se connaissaient à peine, elle et son mari. C'était un mariage du temps de guerre, célébré à distance, parce que lui avait été dans les Balkans et ensuite sur le front de l'Est. Il a d'ailleurs pas tenu, ce mariage. Non, parce qu'ils se sentaient étrangers, les deux. Et que lui ne faisait rien pour aider, même pas chercher du bois mort dans le Tiergarten. Il voulait tout le temps rester au lit, à regarder le plafond. Ben, parce qu'en Russie, je suppose, il avait vécu des choses assez terribles. Il ne faisait que se plaindre, comme si nous les femmes on avait rigolé, sous les bombardements. Mais ça servait à rien de se plaindre. On a retroussé nos manches : à nous les décombres ! Et des fois on débarrassait aussi des greniers en ruine, des étages entiers. Les gravats dans des seaux, sur cinq étages, parce qu'on n'avait pas encore de glissières.

Et une fois, je me souviens, on farfouillait dans un appartement sinistré. Il n'y avait plus rien dedans, que les papiers peints en lambeaux. Mais dans un coin Lotte a trouvé un ours en peluche. Tout plein de poussière, avant qu'elle le secoue et le tape. Ensuite il était comme neuf. Mais on s'est toutes demandé ce qu'était devenu l'enfant à qui il avait appartenu. Dans l'équipe personne n'en voulait, jusqu'à ce que Lotte le prenne pour son Felix, parce que le p'tit vivait encore. Mais la plupart du temps on poussait des charrettes de gravats, ou bien on enlevait le vieux mortier des briques encore entières, au marteau. Les gravats, au début ils les déversaient dans des trous de bombes, ensuite avec des camions ils les emportaient jusqu'à une montagne de décombres, qui entre-temps est couverte de verdure et donne une belle vue.

Tout à fait ! Les briques encore intactes étaient mises en piles. Lotte et moi, on travaillait aux pièces, sur ces briques. C'était une équipe formidable. Il y avait des femmes dedans qu'avaient sûrement connu des jours meilleurs, des veuves de fonctionnaires, et même une vraie comtesse. Je m'en souviens encore : s'appelait Von Türkheim. L'avait eu des domaines à l'Est, je suppose. Et la touche qu'on avait ! Des pantalons taillés dans de vieilles couvertures de l'armée, des pulls tricotés avec des laines récupérées. Et toutes avec le foulard noué bien haut, hein, à cause de la poussière. Paraît qu'il y en a eu près de cinquante mille, dans Berlin. Non, rien que des femmes, pas d'hommes. C'est que les hommes, il y en avait pas assez. Et ceux qui restaient ne fichaient rien, ou bien s'occupaient de marché noir. Ce sale boulot, ils n'en voulaient pas.

Mais un jour, je me rappelle, on attaquait un nouveau tas de décombres et il fallait dégager une poutrelle en fer, et je me suis retrouvée avec un soulier dans la main et, tout juste, il y avait un homme au bout. Mais on voyait plus bien à quoi il ressemblait, sauf qu'il avait été des derniers réservistes, du Volkssturm, à cause du brassard sur sa manche de manteau. Et ce manteau, il avait l'air encore en assez bon état. Pure laine, d'avant guerre. Allez hop, que je me suis dit, et j'ai mis de côté la jolie trouvaille, avant qu'on vienne emporter le corps. Il y avait même encore tous les boutons. Et dans une poche, j'ai trouvé un harmonica, un Hohner. J'en ai fait cadeau à mon gendre, pour l'égayer un peu. Mais il n'avait pas envie d'en jouer. Ou alors, rien que des choses tristes. Lotte et moi, on n'était pas du tout comme ça. Fallait aller de l'avant, quoi, d'une façon ou d'une autre. Et d'ailleurs ça a marché, petit à petit...

Exact ! J'ai eu un travail à la cantine de Berlin-Schöneberg. Et Lotte, qu'avait été personnel féminin dans les transmissions, elle a, une fois que les ruines ont été plus ou moins finies, bossé la sténo et la dactylo à l'École supérieure populaire. Et elle a vite trouvé une place, maintenant elle est plus ou moins secrétaire, depuis qu'elle a divorcé. Et puis je me rappelle encore que Reuter, le maire de l'époque, a fait notre éloge à toutes. Et généralement j'y vais, quand les anciennes déblayeuses se retrouvent pour manger des gâteaux et boire du café chez Schilling, sur la Taentzien. On rigole bien.

Günter Grass

Traduction : Claude Porcell et Bernard Lortholary



Allemagne année zéro, R. Rossellini

AUTOMNE ALLEMAND

(...) En ce qui concerne les atrocités passées, commises par les Allemands à l'intérieur des frontières de l'Allemagne aussi bien qu'au dehors, il ne peut y avoir matière à discussion parce qu'il ne saurait être question de discuter la cruauté de façon générale, de quelque façon qu'elle soit exercée et par qui que ce soit . Une autre question est de savoir s'il peut être juste et même si, par un curieux retour des choses, il n'est pas cruel de considérer les souffrances allemandes qui, entre autres choses, seront exposées dans ce livre, comme justifiées parce qu'elles sont sans aucune contestation possible la conséquence d'une guerre de conquête manquée de la part des allemands. D'un point de vue juridique, déjà, une telle façon de voir est totalement erronée parce que la misère des allemands est collective tandis que, malgré tout, leurs atrocités ne l'étaient pas. De plus, la faim et le froid ne figurent pas dans la gamme des peines prévues par la justice des hommes, pour la même raison qui veut que la torture et les mauvais traitements n'y figurent pas ; et un jugement moral qui condamnerait les accusée à une existence inhumaine (c'est-à-dire à une existence qui rabaisserait la valeur humaine des condamnés au lieu de la relever, ce qui - n'est-il pas vrai - doit être le but inavoué de ladite justice) saperait lui-même ses propres bases.

Quand à l'idée de culpabilité et de rétribution, elle aurait au moins une apparence de bien-fondé si les juges eux-mêmes se réclamaient d'un principe directement opposé à celui qui a amené la plupart des Allemands à vivre cet automne comme un enfer de froid et de pluie au milieu des ruines. Mais tel n'est pas le cas : l'accusation collective dressée à l'encontre du peuple allemand vise bien, en fait , l'obéissance jusqu'à l'absurde, l'obéissance même dans des cas où la désobéissance aurait été la seule attitude humainement justifiée. Mais, tout bien considéré, cette même obéissance ne caractérise t-elle pas des rapports de l'individu avec l'autorité dont il dépend dans tous les états du monde ? Même dans ceux où la contrainte n'est que très modéré, il n'est pas possible d'éviter que le devoir d'obéissance du citoyen envers l'Etat ne se heurte à son devoir d'amour ou de respect pour son prochain (par exemple pour l'huissier qui fait jeter à la rue les meubles d'une famille ou pour l'officier qui envoie un subordonné à la mort dans un combat qui ne le concerne pas). En fin de compte, c'est bien le fait de poser le principe de l'obligation d'obéissance qui est l'essentiel. Une fois ceci concédé, il apparaît vite que l'Etat qui exige l'obéissance dispose des moyens nécessaires pour y contraindre même dans les cas les plus odieux. L'obéissance envers l'Etat ne se divise pas (...)

(...) Il existe une partie de la ville de Hambourg qui était jadis un quartier aux larges rues rectilignes, avec des places, des squares, des maisons de cinq étages bordés de pelouses, des garages, des cafés, des églises et des chalets de nécessité. Elle commence à une station du chemin de fer de banlieue et s'étend un peu au-delà de la suivante.

De ce train, on a pendant un quart d'heure le spectacle ininterrompu de quelque chose qui ressemble à un dépotier gigantesque de pignons déchiquetés, de murs isolés aux fenêtres vides qui regardent le train de leurs yeux écarquillée, de débris de bâtiments indéfinissables portant les larges traces noires de fumées d'incendie, tantôt grands et richement ornementés comme le monument commémoratif de quelque victoire, tantôt petits comme une stèle funéraire de taille modeste.

Des poutrelles rouillées dépassent des décombres, semblables à des épaves de bateaux coulés depuis longtemps. Des colonnes larges d'un mètre, qu'un destin aux dispositions artistiques a découpées dans des groupes de maisons effondrées, s'élèvent au dessus de piles blanches de baignoires écrasées ou d'amas gris de pierre, de briques réduites en miettes et de radiateurs grillés par le feu. Des façades épargnées, sans rien derrière, se dressent, pareilles à des décors de théâtre jamais terminés(...)

(...) L'étranger se trahit tout de suite par l'intérêt qu'il porte aux ruines. Cela prend du temps de s'immuniser, mais on y parvient. Mon guide l'est depuis longtemps mais elle a une raison tout à fait personnelle de s'intéresser au paysage lunaire qui s'étend entre Hasselbrook et Landwehr. Elle y a habité pendant six ans mais ne l'a pas revu depuis la nuit d'avril 1943 où l'orage des bombes s'est abattu sur Hambourg.

Nous descendons à Landwehr. Il me semble que nous devrions être seuls à quitter le train mais ce n'est pas le cas. D'autres que des touristes ont des raisons de venir ici : il y a des gens qui y habitent bien que l'on ne s'en aperçoive pas du train. On s'en aperçoit même à peine de la rue. Nous marchons pendant un moment sur les ex-trottoirs de ces ex-rues et nous cherchons une ex-maison que nous ne trouverons jamais. Nous nous écartons devant les restes méconnaissables de quelque chose qui, à y regarder de plus près, se révèle être des voitures incendiées qui gisent sur le dos dans les décombres. Nous regardons par les ouvertures béantes de maisons déchiquetées dans lesquelles des poutrelles pendent d'un étage à l'autre, entortillées sur elles-mêmes comme des serpentins. Nous trébuchons sur des tuyaux d'eau qui dépassent des ruines comme des reptiles de métal. Nous nous arrêtons devant des maisons qui n'ont plus de façades, comme ces drames populaires où les spectateurs peuvent voir la vie se dérouler sur plusieurs plans en même temps.

Mais ici on cherche en vain ne serait ce que le souvenir de la vie humaine. Seuls les radiateurs s'accrochent encore aux murs comme de grands animaux apeurés mais, à part cela, tout ce qui pouvait brûler a disparu. Aujourd'hui il n'y pas de vent mais, lorsqu'il y en a, le vent fait cogner les radiateurs contre les murs et tout cet ex-quartier sur lequel pèse un silence de mort résonne alors du bruit d'étranges coups de marteau. Et il arrive que l'un de ces radiateurs se détache soudain, tombe et tue quelqu'un qui se trouve là, en train de chercher du charbon au cœur des ruines (...)

Stig Dagerman

Traduction : Philippe Bouquet



Zerstörte Berliner Innenstadt, 1945

Berlin détruite, 1945

LE POÈTE MOURANT S'ADRESSE À LA JEUNESSE

Vous jeunes gens d'époques à venir et
D'aurores encore à naître au-dessus de villes
Encore à construire, vous aussi
Enfants pas encore nés, écoutez
Ma voix, moi qui suis mort
Sans gloire.

Je suis mort
Comme un paysan qui n'a pas labouré son champ
Comme un artisan qui a abandonné la maison
La charpente à ciel ouvert.

J'ai perdu mon temps, gaspillé mes jours
Et voilà ce qui me reste à faire :
Vous demander de dire tout ce que je n'ai pas dit
De faire tout ce que je n'ai pas fait et surtout – je vous en prie -
De vite m'oublier :
Que mon mauvais exemple n'aille pas vous séduire.

Pourquoi me suis-je assis
A la table des infertiles, à partager
Un repas qu'ils n'avaient pas préparé ?

Pourquoi ai-je mêlé
Mes plus belles paroles à leur
Bavardage inutile ? Quand dehors
Des ignorants attendaient
Avec la soif d'apprendre.

Pourquoi là où l'on construit les navires
Là où l'on nourrit les cités
On n'a jamais entendu résonner mes chansons ?
Pourquoi ne sont-elles pas sorties des locomotives
A la façon des fumées qui s'échappent et s'attardent dans le ciel ?

Parce que pour ceux qui font
Pour ceux qui sont utiles
Ce que je disais
N'était que cendre dans la bouche et blablabla d'ivrogne.

Je ne peux vous donner
Un seul conseil, vous générations des temps à venir
Et même d'un doigt tremblant
Je ne peux vous montrer un seul chemin
Car comment peut-il indiquer le chemin celui
Qui ne l'a pas emprunté !

Il ne me reste plus, à moi qui ai
Gâché ma vie, qu'à vous supplier
De ne tenir aucun compte de ce qui
Est sortie de notre gueule pourrie et de n'accepter
Aucun conseil de ceux qui
Ont à ce point échoué. Je vous en conjure, ne décidez que par vous-mêmes
De ce qui est bon pour vous et de ce qui vous aidera
A reconstruire ce pays que nous avons laissé tomber en ruine
A rendre habitables ces villes que nous avons abandonnées à la peste.

Bertolt Brecht

Traduction : Irène Bonnaud

(traduction établie pour « La Seconde attitude, de B.Brecht »,
théâtre et chansons, mise en scène de Cécile Backès, 2006)



Berlin, 1945

B) DE L'APRÈS-GUERRE À AUJOURD'HUI

Après la seconde guerre mondiale, les Allemands et les pays alliés comme la France et les Etats-Unis accomplissent un immense travail pour reconstruire l'identité de l'Allemagne.

. [Comment réorganiser la vie allemande, la vie associative, les activités de la jeunesse...et redéfinir la place de l'Allemagne en Europe ?](#)

La construction européenne devient un des grands enjeux de l'après-guerre, notamment pour Robert Schuman, un des "Pères de l'Europe". Les décennies suivantes verront la poursuite de ce grand chantier, entre autres avec l'intervention de Simone Veil, présidente du parlement européen de 1979 à 1982, et la consolidation du duo franco-allemand.

BIBLIOGRAPHIE :

- document #1 **Vaterland** - Fragment 21
- document #2 **Chassé de sept pays, j'ai vu...**
de Bertolt Brecht, poème de 1942. Editions de l'Arche.
- document #3 **Déclaration du 9 mai 1950**
de Robert Schuman, Publication Fondation Robert Schumann.
- document #4 **Discours du 17 juillet 1979** (extraits)
de Simone Veil, Annexe de « Une vie », Editions Stock 2007

CHASSÉ DE SEPT PAYS, J'AI VU...

Chassé de sept pays, j'ai vu
Qu'ils s'obstinaient dans leurs folies anciennes.
Loués soient ceux qui évoluent
Pour mieux ainsi rester eux-mêmes.

Bertolt Brecht
Traduction : Bernard Lortholary

VATERLAND
(...) 21. Baden-Baden, décembre 1945

HENRI DUTEIL : J'arrive enfin à Baden-Baden. Ce matin, des représentants des trois autres pays vainqueurs doivent discuter avec nous de l'évolution de la situation en Allemagne. Personne n'est d'accord sur la façon de s'y prendre pour débusquer la pensée nazie. Avant de rentrer, je vais boire un verre avec René. Il veut donner progressivement plus de responsabilités à de jeunes Allemands dans la direction des groupes. Nos supérieurs, les militaires, ne sont bien sûr, pas d'accord.

À 19h30, je le raccompagne chez lui. Nous traversons des quartiers détruits, nous croisons des silhouettes faméliques : des femmes poussant des charrettes remplies de bouts de bois, des familles entières chargées de valises et de quelques meubles sauvegardés, cherchant un endroit pour dormir...

VOIX RENÉ : L'Allemagne est vraiment en train de payer sa dette, tu ne trouves pas ?

HENRI DUTEIL : Je ne répons pas. J'ai du mal à oublier les camps. Sur le chemin du retour, je me repasse mentalement les trois versions retenues à propos de la disparition de Louis, mon frère. Arrivé à la maison, il n'en reste plus que deux. J'ai définitivement écarté celle où Louis aurait volontairement, pour des raisons que j'ignore, échangé son identité avec cet inconnu et où il se serait caché, bien vivant, sous un autre nom. Quoiqu'il ait pu faire, cette version me semble de moins en moins probable.

Je viens d'avoir une idée. Que l'imposteur ait découvert le cadavre de Louis par hasard, ou qu'il l'ait tué, dans les deux solutions Louis est mort et son corps n'a pu se volatiliser. J'écris à la police de Saint-Etienne pour demander le nom de tous les morts âgés de 20 à 30 ans découverts à Saint-Etienne entre le 23 et le 30 juin 1944. J'explique la raison de ma démarche et pour la première fois depuis longtemps, je dors à peu près bien.

(...)

Jean-Paul Wenzel

**TEXTE INTÉGRAL DE LA PROPOSITION,
LANCÉE PAR ROBERT SCHUMAN,
MINISTRE FRANÇAIS DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES,
ET CONSIDÉRÉ COMME L'ACTE DE NAISSANCE
DE L'UNION EUROPÉENNE.**

DECLARATION LIMINAIRE

Messieurs, Il n'est plus question de vaines paroles, mais d'un acte, d'un acte hardi, d'un acte constructif. La France a agi et les conséquences de son action peuvent être immenses. Nous espérons qu'elles le seront. Elle a agi essentiellement pour la paix. Pour que la paix puisse vraiment courir sa chance, il faut, d'abord, qu'il y ait une Europe. Cinq ans, presque jour pour jour, après la capitulation sans conditions de l'Allemagne, la France accomplit le premier acte décisif de la construction européenne et y associe l'Allemagne. Les conditions européennes doivent s'en trouver entièrement transformées. Cette transformation rendra possibles d'autres actions communes impossibles jusqu'à ce jour. L'Europe naîtra de tout cela, une Europe solidement unie et fortement charpentée. Une Europe où le niveau de vie s'élèvera grâce au groupement des productions et à l'extension des marchés qui provoqueront l'abaissement des prix.

Une Europe où la Ruhr, la Sarre et les bassins français travailleront de concert et feront profiter de leur travail pacifique, suivi par des observateurs des Nations Unies, tous les Européens, sans distinction qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest, et tous les territoires, notamment l'Afrique qui attendent du Vieux Continent leur développement et leur prospérité.

Voici cette décision, avec les considérations qui l'ont inspirée.



Robert Schuman

LA DÉCLARATION DU 9 MAI 1950

" La paix mondiale ne saurait être sauvegardée sans des efforts créateurs à la mesure des dangers qui la menacent.

La contribution qu'une Europe organisée et vivante peut apporter à la civilisation est indispensable au maintien des relations pacifiques. En se faisant depuis plus de vingt ans le champion d'une Europe unie, la France a toujours eu pour objet essentiel de servir la paix. L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre.

L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble : elle se fera par des réalisations concrètes créant d'abord une solidarité de fait. Le rassemblement des nations européennes exige que l'opposition séculaire de la France et de l'Allemagne soit éliminée : l'action entreprise doit toucher au premier chef la France et l'Allemagne.

Dans ce but, le gouvernement français propose de porter immédiatement l'action sur un point limité mais décisif :

Le gouvernement français propose de placer l'ensemble de la production franco-allemande de charbon et d'acier sous une Haute Autorité commune, dans une organisation ouverte à la participation des autres pays d'Europe.

La mise en commun des productions de charbon et d'acier assurera immédiatement l'établissement de bases communes de développement économique, première étape de la Fédération européenne, et changera le destin de ces régions longtemps vouées à la fabrication des armes de guerre dont elles ont été les plus constantes victimes.

La solidarité de production qui sera ainsi nouée manifesterà que toute guerre entre la France et l'Allemagne devient non seulement impensable, mais matériellement impossible. L'établissement de cette unité puissante de production ouverte à tous les pays qui voudront y participer, aboutissant à fournir à tous les pays qu'elle rassemblera les éléments fondamentaux de la production industrielle aux mêmes conditions, jettera les fondements réels de leur unification économique.

Cette production sera offerte à l'ensemble du monde sans distinction ni exclusion, pour participer au relèvement du niveau de vie et au développement des œuvres de paix. L'Europe pourra, avec des moyens accrus, poursuivre la réalisation de l'une de ses tâches essentielles : le développement du continent africain.

Ainsi sera réalisée simplement et rapidement la fusion d'intérêts indispensable à l'établissement d'une communauté économique et introduit le ferment d'une communauté plus large et plus profonde entre les pays longtemps opposés par des divisions sanglantes.

Par la mise en commun de productions de base et l'institution d'une Haute Autorité nouvelle, dont les décisions lieront la France, l'Allemagne et les pays qui y adhéreront, cette proposition réalisera les premières assises concrètes d'une Fédération européenne indispensable à la préservation de la paix.

Pour poursuivre la réalisation des objectifs ainsi définis, le gouvernement français est prêt à ouvrir des négociations sur les bases suivantes.

La mission impartie à la Haute Autorité commune sera d'assurer dans les délais les plus rapides : la modernisation de la production et l'amélioration de sa qualité ; la fourniture à des conditions identiques du charbon et de l'acier sur le marché français et sur le marché allemand , ainsi que sur ceux des pays adhérents ; le développement de l'exportation commune vers les autres pays ; l'égalisation dans le progrès des conditions de vie de la main d'œuvre de ces industries.

Pour atteindre ces objectifs à partir des conditions très disparates dans lesquelles sont placées actuellement les productions des pays adhérents, à titre transitoire, certaines dispositions devront être mises en œuvre , comportant l'application d'un plan de production et d'investissements, l'institution de mécanismes de péréquation des prix , la création d'un fonds de reconversion facilitant la rationalisation de la production. La circulation du charbon et de l'acier entre les pays adhérents sera immédiatement affranchie de tout droit de douane et ne pourra être affectée par des tarifs de transport différentiels. Progressivement se dégageront les conditions assurant spontanément la répartition la plus rationnelle de la production au niveau de productivité le plus élevé.

A l'opposé d'un cartel international tendant à la répartition et à l'exploitation des marchés nationaux par des pratiques restrictives et le maintien de profits élevés, l'organisation projetée assurera la fusion des marchés et l'expansion de la production.

Les principes et les engagements essentiels ci-dessus définis feront l'objet d'un traité signé entre les Etats. Les négociations indispensables pour préciser les mesures d'application seront poursuivies avec l'assistance d'un arbitre désigné d'un commun accord ; celui-ci aura charge de veiller à ce que les accords soient conformes aux principes et, en cas d'opposition, irréductible, fixera la solution qui sera adoptée. La Haute Autorité commune chargée du fonctionnement de tout le régime sera composée de personnalités indépendantes désignées sur une base paritaire par les gouvernements; un président sera choisi d'un commun accord par les gouvernements; ses décisions seront exécutoires en France, en Allemagne et dans les autres pays adhérent. Des dispositions appropriées assureront les voies de recours nécessaires contre les décisions de la Haute Autorité. Un représentant des Nations Unies auprès de cette autorité sera chargé de faire deux fois par an un rapport public à l'ONU rendant compte du fonctionnement de l'organisme nouveau, notamment en ce qui concerne la sauvegarde de ses fins pacifiques.

L'institution de la Haute Autorité ne préjuge en rien du régime de propriété des entreprises. Dans l'exercice de sa mission, la Haute Autorité commune tiendra compte des pouvoirs conférés à l'autorité internationale de la Ruhr et des obligations de toute nature imposées à l'Allemagne, tant que celles-ci subsisteront."

Robert Schuman
Ministre des Affaires Etrangères

DISCOURS PRONONCÉ LE 17 JUILLET 1979 À STRASBOURG LORS DE L'INTRONISATION DE MME SIMONE VEIL EN QUALITÉ DE PRÉSIDENT DU PARLEMENT EUROPÉEN

Mes chers Collègues, Mesdames, Messieurs, c'est un très grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant à la présidence du Parlement européen. Aussi l'émotion qui est la mienne en prenant place à ce fauteuil est-elle plus profonde que je ne saurais l'exprimer. Avant toute chose, je souhaite en remercier toutes celles et tous ceux d'entre vous qui ont porté leur suffrage sur mon nom. Je m'efforcerai d'être le président conforme à leur vœu. Je m'efforcerai aussi, conformément à l'esprit de la démocratie, d'être le président de toute l'assemblée.

Si la séance d'aujourd'hui se déroule dans un cadre qui, pour beaucoup d'entre vous, est familier, elle n'en revêt pas moins un caractère historique. Sans doute est-ce là ce qui explique à la fois l'affluence et la qualité de ceux qui se sont rendus aux invitations envoyées. Sans pouvoir à cet égard citer toutes les personnalités présentes, et je m'en excuse, je leur adresse, au nom de chacun de ses membres, le salut de notre assemblée.

Nous avons ainsi le très grand honneur d'avoir parmi nous de nombreux présidents de Parlements de pays associés et tiers, représentant des peuples de cinq continents et qui, par leur présence ici, apportent un soutien inestimable à notre construction démocratique en témoignant de l'importance qu'ils attachent aux relations avec notre Parlement. Nous apprécions hautement, Madame et Messieurs les Présidents, que vous ayez accepté notre invitation, nous apprécions hautement votre geste d'amitié et de solidarité et je vous en remercie ici tout particulièrement.

J'ai exprimé hier soir la gratitude que nous devons avoir à l'égard de Louise Weiss, qui a si bien guidé nos premiers pas. Vous me permettrez d'y revenir d'un mot, sans vous formaliser que je cite la part éminente qu'elle a prise dans toutes les luttes menées pour l'émancipation de la femme.

C'est pour moi un devoir, mais c'est aussi un honneur que de rendre hommage à l'assemblée qui a précédé la nôtre, et plus précisément à ses présidents successifs, qui ont dirigé ses travaux avec l'autorité que l'on sait. Je voudrais, en particulier, souligner l'hommage qui est dû au président Colombo, qui a occupé ce fauteuil avec talent et s'est acquis, dans cette difficile mission, l'estime de tous.

Le Parlement européen, tel qu'il a siégé, tel surtout qu'il a travaillé depuis la création de la première Communauté européenne du charbon et de l'acier, et en particulier depuis la constitution de l'Assemblée unique des Communautés en 1958, a joué dès l'origine un rôle important, mais aussi un rôle croissant dans la construction de l'Europe. Quelle que soit l'innovation profonde que représente son élection au suffrage universel direct, notre assemblée est d'abord l'héritière des assemblées parlementaires qui l'ont précédée. Elle s'inscrit dans le droit fil du sillon tracé par tous ceux qui ont siégé sur ses bancs depuis une génération, depuis que l'idée européenne et le principe démocratique se sont rencontrés.

D'abord avec modestie et discrétion, compte tenu des pouvoirs limités que lui attribuait le traité de Rome, le Parlement européen a, grâce à l'influence politique croissante qu'il a su progressivement acquérir, consolidé son rôle dans les institutions de la Communauté et dans la construction communautaire. C'est bien cette influence croissante qui a notamment conduit à la signature des traités du 21 avril 1970 et du 22 juillet 1975, qui ont renforcé le pouvoir budgétaire de l'assemblée. En outre, par une série de dispositions pratiques, la participation de l'assemblée à l'exercice des pouvoirs de la Communauté s'est structurée et développée.

Cet acquis des précédentes assemblées, le Parlement réuni aujourd'hui ne le perdra pas de vue. Aucun d'entre nous n'oubliera qu'il a contribué à la mise en œuvre, conforme à l'espérance des fondateurs de la Communauté, d'« une union sans cesse croissante entre les peuples européens ».

Si je me devais de rappeler ainsi, en quelques mots, l'œuvre considérable des assemblées qui nous ont précédés, il me faudrait surtout insister sur la novation profonde que constitue, au sein des Communautés européennes, la première élection au suffrage universel direct du Parlement.

Pour la première fois en effet dans l'histoire, dans une histoire qui les a vus si souvent divisés, opposés, acharnés à se détruire, les Européens ont élu, ensemble, leurs délégués à une assemblée commune qui représente aujourd'hui, dans cette salle, plus de deux cent soixante millions de citoyens. Ces élections constituent, à n'en pas douter, un événement capital dans la construction de l'Europe depuis la signature des traités. Certes, dans les différents états membres, les procédures électorales ont encore varié, conformément d'ailleurs à l'acte du 20 septembre 1976 portant élection des représentants à l'assemblée au suffrage universel direct, et c'est à nous qu'il appartiendra, en vue des élections futures, d'élaborer un mode de scrutin uniforme. C'est une tâche à laquelle je m'attacherai avec vous.

La novation historique que représente l'élection du Parlement européen au suffrage universel, chacun de nous, quelle que soit son appartenance politique, a conscience qu'elle se produit précisément à un moment crucial pour les peuples de la Communauté. Tous les États de celle-ci sont en effet, aujourd'hui, confrontés à trois défis majeurs, celui de la paix, celui de la liberté, celui du bien-être, et il semble bien que la dimension européenne soit seule en mesure de leur permettre de relever ces défis.

Le défi de la paix, tout d'abord. Dans un monde où l'équilibre des forces a permis, jusqu'à présent, d'éviter le cataclysme suicidaire des conflits armés entre les superpuissances, on a vu se multiplier en revanche les affrontements locaux. La situation de paix qui a prévalu en Europe constitue un bien exceptionnel, mais aucun de nous ne saurait sous-estimer sa fragilité. Est-il besoin de souligner à quel point cette situation est nouvelle dans notre Europe dont les batailles fratricides et meurtrières ont constamment marqué l'histoire ?

Comme celles qui l'ont précédée, notre assemblée est dépositaire de la responsabilité fondamentale de maintenir, quelles que soient nos divergences, cette paix qui est probablement, pour tous les Européens, le bien le plus précieux. Cette responsabilité, les tensions qui règnent dans le monde d'aujourd'hui la rendent plus lourde, et la légitimité que notre assemblée tire du suffrage universel l'aidera donc à l'assumer en même temps, souhaitons-le, qu'à faire rayonner à l'extérieur la paix qui est la nôtre.

Le deuxième défi fondamental, c'est celui de la liberté. Sur la carte du monde, les frontières du totalitarisme se sont étendues si largement que les îlots de la liberté sont cernés par ces régimes où règne la force. Notre Europe est l'un de ces îlots, et il faut se réjouir qu'au groupe des pays de liberté qui la composent soient venus se joindre la Grèce, l'Espagne et le Portugal, aux vocations aussi anciennes que les nôtres.

La Communauté sera heureuse de les accueillir. La dimension européenne paraît, là encore, de nature à renforcer cette liberté dont le prix, trop souvent, ne se mesure que lorsqu'on l'a perdue.

Enfin, l'Europe est soumise au grand défi du bien-être, je veux dire à la menace que constitue, pour le niveau de vie de nos populations, le bouleversement fondamental dont la crise pétrolière a été, depuis quelque cinq ans, à la fois le détonateur et le révélateur. Après avoir connu, pendant une génération, une progression des niveaux de vie dont le rythme élevé et soutenu n'avait existé à aucune période de l'histoire, tous les pays d'Europe sont aujourd'hui confrontés à une sorte de guerre économique qui a débouché sur le retour d'un fléau oublié, le chômage, comme sur la mise en cause de la progression des niveaux de vie.

Ce bouleversement conduit à des changements profonds. Dans nos différents pays, chacun pressent bien ces mutations, chacun les pressent mais les redoute. Chacun attend des gouvernements et des élus, au niveau national comme au niveau européen, des garanties, des sécurités, des actions propres à rassurer.

Nous avons tous conscience que ces défis, ressentis d'un bout à l'autre de l'Europe avec la même acuité, ne peuvent être efficacement relevés qu'en commun. Seule l'Europe, confrontée aux superpuissances, a la dimension de l'efficacité, qui n'appartient plus, isolément, à chacun de ses membres. Mais la mise en œuvre de cette efficacité implique que les Communautés européennes se consolident et se renforcent. Le Parlement européen, maintenant élu au suffrage universel, est désormais porteur d'une responsabilité particulière. Pour relever les défis auxquels l'Europe est confrontée, c'est dans trois directions qu'il nous faudra l'orienter : l'Europe de la solidarité, l'Europe de l'indépendance, l'Europe de la coopération. (...)

Simone Veil

Présidente du Parlement Européen



Simone Veil

C) REGARDER L'ALLEMAGNE AUJOURD'HUI

Les récits de **Vaterland** se situent pendant, après la seconde guerre mondiale et dans les années 80.

Les textes proposés dans cette thématique, écrits depuis, interrogent à leur tour le passé récent et l'origine. Ils ne séparent pas non plus l'histoire individuelle de l'histoire collective, et prolongent la vision de *Vaterland* avec une mise en perspective de l'idée d'héritage : le présent contient toujours des traces fragmentaires du passé, sensibles et déterminantes.

BIBLIOGRAPHIE :

- document #1 **J'apprends l'allemand** (extraits)
de Denis Lachaud, 1988. Editions Babel, Actes-Sud.
- document #2 **Quelques voix dans la nuit** (extraits)
de Cécile Wajsbrot, chronique écrite lors d'une résidence d'écrivain à Berlin en avril 2007, publiée sur le site remue.net.

FILMOGRAPHIE :

- **Un héros très discret** de Jacques Audiard



Chute du mur de Berlin, novembre 1989

MAX WOMMEL (1962, -)

Il me reste trois jours avant de reprendre le travail, je vais passer par Munich, je veux voir Dachau, même sans Rolf.

Ma valise est prête, j'ai rendez-vous avec mon frère, nous avons quelques heures avant que je saute dans mon train.

Max me reçoit dans son petit deux-pièces. Il y a des courants d'air, ça sent le produit anti-cafard. Son bureau est couvert de livres, il vient d'intégrer Polytechnique.

« Qu'est-ce que tu sais sur nos grands-parents, toi ?

- Pourquoi tu remues tout ça ?
- Réponds-moi.
- Tu me fais chier, Ernst.
- Je ne te comprends pas. Tu n'as jamais eu envie de savoir ?
- Non.
- Jamais jamais ?
- Je te dis que non. Je m'en fous. »

Je m'en fous. Un jour, Rolf m'a fait remarquer que moi aussi je disais très souvent « Je m'en fous » ou « De toute façon, je m'en fous ».

« Le passé, c'est le passé. Je ne mettrai jamais les pieds en Allemagne, c'est tout.

- Ah. Alors, tu ne t'en fous pas.
- Comment ça ?
- Si tu t'en foutais vraiment, tu ne dirais pas « je ne mettrai jamais les

pieds en Allemagne ».

- N'importe quoi. Tu veux un thé ?
- Non.
- Un café ?
- Non. Tu as du Coca ?
- Non.
- Alors je ne veux rien.
- Ben moi je me fais un thé.
- J'ai retrouvé Hermann.
- Qui ? »

Max veut me faire croire qu'il ne sait pas qui est Hermann.

« Hermann Wommel, le grand-père.

- Ah bon.
- Il vit à Berlin.
- Grand bien lui fasse.
- C'est un ancien nazi.
- Quel scoop. »

Max est une anguille, il n'a aucune prise.

« Je l'ai rencontré, il m'a raconté...

- Ça ne m'intéresse pas. Si tu as envie de rester scotché à l'histoire des parents, ça te regarde. En ce qui me concerne, tout ça c'est mort et enterré. Moi, je suis français maintenant. Ma femme est française, mes enfants le seront aussi. » Max a rencontré Jocelyne en Math sup. Elle aussi a réussi le concours de Polytechnique. Une fille brillante comme disent mes parents.

Je n'ai plus rien à dire.

Max n'a pas de passé. Max va faire des enfants français sans passé, mais Max fait Polytechnique, il va défiler le 14 Juillet sur les Champs-Élysées. Il portera l'uniforme.

Max va perpétuer une tradition familiale

(...)

(...)Il y a en moi ses chromosomes, il m'a transmis ses yeux d'un bleu passé, ses pommettes rondes, son nez droit et fin, ses cheveux blonds comme la paille, il y a en moi les tortures quotidiennes qu'il infligeait à son fils, il y a en moi Berlin, il y a en moi les pleurs de mon père sur mon oreiller, ses brusques sautes d'humeur, ses efforts désespérés pour gommer le passé, son silence, le silence de ma mère pour l'accompagner, il y a en moi Boston, New York, un bateau, des racines arrachées, des ruines, une voiture qui tombe à l'eau, le trou noir de l'absence, le manque de deuil, il y a en moi tout ce que je ne sais pas, les mains de cet homme à l'œuvre, ses cris, les cris de ses victimes, son bras armé, le sang qui coule, il y a en moi les fosses, les charniers, les fils barbelés, les trains, les chambres à gaz, les fours crématoires, Auschwitz, il y a en moi *die Endlösung der Judenfrage*, « la solution finale de la question juive », il y a en moi Hermann Wommel.

A tout cela qui n'est pas moi, qui ne dépend pas de ma réflexion, de mes choix, de mes actes, je n'échapperai pas, autant fuir l'oracle. Je vais bientôt rentrer, Gili-Mono, Lombok, Bali, deux semaines dans la petite maison de Peter, puis Java, Singapour, Paris.

Je viderai mon studio parisien, je partirai à Berlin, je viderai l'appartement du mort, je vendrai ses meubles, l'appartement, j'enverrai la moitié de l'argent à Max Ombel, il en fera ce qu'il voudra, mon père, lui, n'en veut pas, puis je partirai à Francfort, au hasard Francfort, non pas vraiment au hasard, je serai près de Marburg où vivent Rolf, Kerstin et leur fille Louisa, je me louerai une chambre et je chercherai un travail.

L'argent de l'héritage me laissera le temps.

Denis Lachaud

(....) Il faut descendre à Ostkreuz puis attendre le taxi, à l'angle de Sonntagstrasse, la rue du dimanche, où depuis quelque temps s'ouvrent et se ferment des cafés plus ou moins branchés au gré des saisons, selon l'état des comptes. Il faut attendre un certain temps puis suivre en taxi de longues artères qui, ailleurs, seraient des routes menant dans des banlieues lointaines, au long desquelles des barres d'immeubles solides ne suffisent pas à remplir le vide, les terrains vagues - c'est l'est de la ville, l'Est, dans toute sa splendeur et sa désolation. Terrains abandonnés, lieux désertés et la Spree, le fleuve qui servait de frontière entre les deux parties de la ville mais pas ici, plus ici, où c'était l'Est des deux côtés.

Le taxi ralentit, s'arrête, une barrière se lève et il faut encore faire le tour d'un corps de bâtiments imposant, toujours la brique rouge sombre mais sur des étendues qui paraissent infinies, 13 hectares, 46.000 mètres carrés à l'intérieur des quatre édifices qui constituaient la maison de la radio d'Allemagne de l'Est d'où émettaient les postes qui couvraient tout le territoire. Mais depuis 1992, la radio n'émet plus, depuis cette date, les 5000 personnes qui y travaillent ont disparu comme ont disparu ceux qui travaillaient dans le Spreepark, en contrebas du fleuve, de l'autre côté, un parc d'attractions dont il ne reste qu'une grande route fantomatique qui se dresse au-dessus de broussailles où sont parfois enfouis, en voie de désintégration, des voitures et des animaux qui faisaient autrefois partie d'un manège. Tout un pays a disparu, même si les lieux et les villes sont restés, tout un pays - même s'il n'a peut-être jamais existé comme en témoigne une histoire qu'on racontait à l'époque. Quelqu'un va à la police demander un visa de sortie pour la RDA. Mais vous y êtes, dit le policier. Non, je voudrais aller dans la RDA qu'on voit à la télévision...

Les portes sont lourdes à pousser, et hautes, tout est sur-dimensionné, les couloirs s'étirent à l'infini et de part et d'autre, des pièces fermées, peut-être habitées par des ombres, des voix qui se sont tuées et se taisent encore, comme un immense vaisseau naufragé que les passagers auraient quitté depuis longtemps(....)

(....)La nuit s'étend - et par les baies vitrées de la salle, au cinquième étage d'un bâtiment rénové depuis longtemps, on aperçoit la tour de la télévision, sur Alexanderplatz, et son globe futuriste qui appartient déjà au passé de l'avenir. L'avenir, justement - au mur, une banderole affirme, Demain, l'utopie, titre du dernier livre de Tanja Dückers, un recueil d'articles des années 2000-2006, demain - mais c'est encore le passé qui surgit. Tanja Dückers est née en 1968 et au contraire d'une génération qu'on dit apolitique, dans ses romans, dans ses essais, elle se préoccupe de ce qu'on appelle « le passé allemand », soulignant la perversité des glissements sémantiques - on ne parle plus désormais de bourreaux pour désigner la génération de ceux qui étaient adultes sous l'époque nazie mais de témoins, quand ce n'est pas victimes (victimes des bombardements alliés) - soulignant que leur disparition biologique mais aussi lexicologique entraîne une innocence synonyme d'oubli. Elle assigne à sa génération - la première à ne pas être émotionnellement, directement impliquée dans cette histoire, dit-elle, la première à distance suffisante - elle assigne la charge de la vigilance et d'une analyse structurelle objective.

Dans la salle où les auditeurs ont entre 30 et 65 ans, personne ne semble avoir cette bonne conscience facile, mais l'avenir paraît bien loin. La discussion porte exclusivement sur le passé. Quelqu'un demande pourquoi on ne peut pas trouver Mein Kampf, en Allemagne, afin de juger sur pièces. Mon père l'a lu, mon grand-père l'a lu, pourquoi moi je ne peux pas le lire ? Dehors, quelques lumières percent l'obscurité et la fanfare s'est tue. Une femme répond qu'elle a trouvé ce livre dans des affaires de famille. Tout ce qui s'est passé est écrit dedans, dit-elle, il n'y a rien d'autre, vous n'avez rien raté. La nuit est dans les cœurs, aussi, et les vrais innocents, ce sont les touristes, les groupes qui déambulent, en bas, sur la place - mais au fond, sait-on à quoi ils pensent ? - les innocents, ce sont toujours les autres.

(....)

D) LE PAYS NATAL, LE PAYS D'OÙ L'ON VIENT

Le « pays natal » est un mot-clé de *Vaterland* : Klutz, le père, retrouve son pays qu'il ne reconnaît plus (l'Allemagne est dévastée après la guerre). Le personnage de Jean, son fils français, découvre bien plus tard ce pays d'origine dont la culture lui est complètement étrangère.

Cette expression de « pays natal » recouvre plusieurs sens : il peut s'agir du pays que l'on a quitté, ou de celui où l'on n'est jamais allé — le « pays du père » — mais que l'on reconnaît comme sien, car on en a gardé la culture et la mémoire. La question de la nostalgie est ici soulevée.

Qu'est-ce que mon pays : le pays où je suis né ?

Le pays de mes origines ? Le pays où je vis ? L'endroit, le lieu où je me sens bien ?

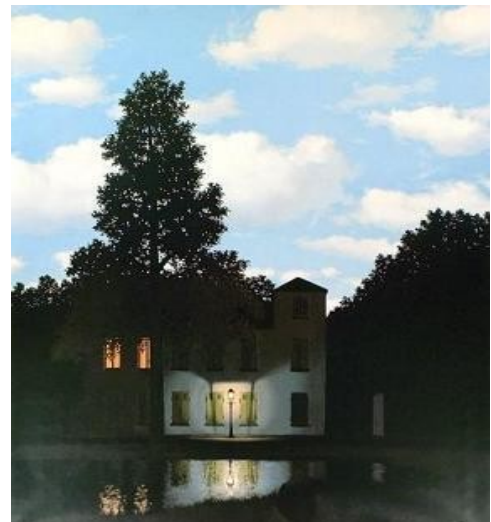
Il est intéressant d'observer que la langue allemande fait la distinction entre 2 mots : « Heimat » : « patrie, pays natal, mais aussi lieu clos, paradis perdu. Ce mot désigne à la fois le pays où l'on naît, le village où l'on a grandi, la maison où l'on a passé son enfance ou la maison où l'on est chez soi, à la différence du « Vaterland » : patrie, qui est devenu un concept politique et qui a des frontières, un drapeau, une capitale et un gouvernement,...la « Heimat » n'a pas de drapeau, c'est le pays que chacun porte en soi » (Waltraud Legros, linguiste).

Ainsi, il y aurait 2 pays : le pays intérieur, intime, sentimental et le pays extérieur, officiel, espace collectif.

Ci-dessous, les textes de Pontalis et Kundera font entendre la puissance du sentiment nostalgique ; celui de Perec interroge le sens des mots ; et Marie N'Diaye exprime la distance qui peut exister vis-à-vis d'une culture d'origine.

BIBLIOGRAPHIE

- document #1 **L'ignorance** (extraits)
de Milan Kundera
- document #2 **Espèces d'espaces /Le pays**
de Georges Perec
- document #3 **Trois femmes puissantes**
de Marie Ndiaye et **L'écrivain Marie Ndiaye aux prises avec le monde** (entretien)
- document #4 **Vaterland** - Fragment 17



René Magritte, Le jour et la nuit

ESPECES D'ESPACES

Le pays

Frontières

Les pays sont séparés les uns des autres par les frontières. Passer une frontière est toujours quelque chose d'un peu émouvant : une limite imaginaire, matérialisée par une barrière de bois qui d'ailleurs n'est jamais vraiment sur la ligne qu'elle est censée représenter, mais quelques dizaines ou quelques centaines de mètres en deçà ou au-delà, suffit pour tout changer, et jusqu'au paysage même : c'est le même air, c'est la même terre, mais la route n'est plus tout à fait la même, la graphie des panneaux routiers change, les boulangeries ne ressemblent plus tout à fait à ce que nous appelions, un instant avant, boulangerie, les pains n'ont plus la même forme, ce ne sont plus les mêmes emballages de cigarettes qui traînent par terre...

(Noter ce qui reste identique: la forme des maisons ? La forme des champs ? Les visages ? Les emblèmes « Shell » dans les stations service, les panonceaux « Coca Cola », quasi identiques à eux mêmes, comme l'a prouvé une récente exposition de photos, de la Terre de Feu à la Scandinavie et du Japon au Groenland, les règles de la conduite automobile (avec quelques variantes), l'écartement des voies de chemin de fer (à l'exception de l'Espagne), etc....).
(...)

Les frontières sont des lignes. Des millions d'hommes sont morts à cause de ces lignes. Des milliers d'hommes sont morts parce qu'ils ne sont pas parvenus à les franchir: la survie passait alors par le franchissement d'une simple rivière, d'une petite colline, d'une forêt tranquille : de l'autre côté, c'était la Suisse, le pays neutre, la zone libre...

On s'est battu pour des minuscules morceaux d'espaces, des bouts de colline, quelques mètres de bord de mer, des pitons rocheux, le coin d'une rue. Pour des millions d'hommes, la mort est venue d'une légère différence de niveau entre deux points parfois éloignés de moins de cent mètres: on se battait pendant des semaines pour prendre ou reprendre la cote 532.

Mon pays

Le territoire national (la Mère Patrie – en allemand *Vaterland* - , la Nation , le Pays, la France, L' Hexagone) est un état de l'Europe occidentale correspondant à la plus grande partie de La Gaule cisalpine. Il est compris entre 42°20' et 51°5' de latitude nord et entre 7°11' de longitude ouest et 5°10' de longitude est . Sa superficie est de 528 576 kilomètres carrés.

Sur 2640 kilomètres environ, ce territoire est bordé d'un espace maritime qui constitue les « eaux territoriales » françaises.

Le territoire national est surmonté, sur la totalité de sa superficie d'un « espace aérien ».

La défense, l'intégrité et la sécurité de ces trois espaces terrestre, maritime et aérien sont l'objet de préoccupation constante de la part des pouvoirs publics.

Je ne pense pas avoir quelque chose de spécial, ou de spatial, à ajouter en ce qui concerne mon pays.

EUROPE

Un des cinq parties du monde

ANCIEN CONTINENT

L' Europe , l'Asie et l'Afrique

NOUVEAU CONTINENT

Ohé, les gars, nous sommes découverts!

(Un indien, apercevant Christophe Colomb)

Georges Perec

L'IGNORANCE

(....) Le retour, en grec, se dit *nostos*. *Algos* signifie souffrance. La nostalgie est donc la souffrance causée par le désir inassouvi de retourner. Pour cette notion fondamentale, la majorité des Européens peuvent utiliser un mot d'origine grecque (*nostalgie, nostalgia*) puis d'autres mots ayant leurs racines dans la langue nationale: *anoranza*, disent les Espagnols; *saudade*, disent les portugais. Dans chaque langue, ces mots possèdent une nuance sémantique différente. Souvent, ils signifient seulement la tristesse causée par l'impossibilité du retour au pays. Mal du pays. Mal du chez-soi. Ce qui, en anglais, se dit: *homesickness*. Ou en allemand: *Heimweh*. En hollandais: *heimwee*. Mais c'est une réduction spatiale de cette grande notion. L'une des plus anciennes langues européennes, l'islandais, distingue bien deux termes: *söknudur* : nostalgie dans son sens général; et *heimfra*: mal du pays. Les Tchèques, à côté du mot *nostalgie* pris du grec, ont pour cette notion leur propre substantif, *stesk*, et leur propre verbe; la phrase d'amour tchèque la plus émouvante: *styska se mi po tobè*: j'ai la nostalgie de toi; je ne peux supporter la douleur de ton absence . En espagnol, *anoranza* vient du verbe *anorar* (avoir de la nostalgie) qui vient du catalan *enyorar*, dérivé, lui, du mot latin *ignorare* (ignorer). Sous cet éclairage étymologique, la nostalgie apparaît comme la souffrance de l'ignorance. Tu es loin, et je ne sais pas ce que tu deviens. Mon pays est loin, et je ne sais pas ce qui s'y passe. Certaines langues ont quelques difficultés avec la nostalgie: les Français ne peuvent l'exprimer que par le substantif d'origine grecque et n'ont pas de verbe; ils peuvent dire: *je m'ennuie de toi* mais le mot *s'ennuyer* est faible, froid, en tout cas trop léger pour un sentiment si grave. Les Allemands utilisent rarement le mot *nostalgie* dans sa forme grecque et préfèrent dire *Sehnsucht*: désir de ce qui est absent; mais la *Sehnsucht* peut viser aussi bien ce qui a été que ce qui n'a jamais été (une nouvelle aventure) et elle n'implique donc pas nécessairement l'idée d'un *nostos*; pour inclure dans la *Sehnsucht* l'obsession du retour , il faudrait ajouter un complément: *Sehnsucht nach der vergangenheit, nach der verlorenen Kindheit, nach der ersten Liebe* (désir du passé, de l'enfance perdue, du premier amour).

(....)

Milan Kundéra

TROIS FEMMES PUISSANTES

(....) Son père se moquait bien de faire travailler ses serviteurs dans un endroit pénible et fatigant, puisque lui-même ni ses invités n'y mettaient jamais les pieds.

Une telle réflexion, il ne pourrait pas la comprendre et, se disait elle avec une rancœur excédée , il la mettrait au compte d'une sensiblerie typique et de son sexe et du monde dans lequel elle vivait et dont la culture n'était pas la sienne.

Nous n'avons pas le même pays, les sociétés sont différentes, dirait il à peu près, docte, condescendant, convoquant peut être Masseck pour lui demander devant elle si la cuisine lui convenait, à quoi Masseck répondrait par l'affirmative et son père, sans même jeter à Norah un regard triomphant car cela donnerait de l'importance à un sujet qui ne pouvait en avoir, considérerait simplement le sujet clos.

Cela n'a ni sens ni intérêt d'avoir pour père un homme avec lequel on ne peut littéralement pas s'entendre et dont l'affection a toujours été improbable, songeait elle une fois de plus , calmement néanmoins, sans plus frémir maintenant de ce sentiment d'impuissance , de colère et de découragement qui la ravageait autrefois lorsque les circonstances lui faisaient cogner du front contre les irrémédiables différences d'éducation, de point de vue, de perception du monde entre cet homme aux passions froides, qui n'avait passé que quelques années en France que quelques années, et elle même qui y vivait depuis toujours et dont le cœur était ardent et vulnérable.

(....)

Marie Ndiaye



Thierry Alet, Cahier d'un retour au pays natal

L' ECRIVAIN MARIE NDIAYE AUX PRISES AVEC LE MONDE

[Dans les trois histoires, la seule que vous menez à une résolution c'est la dernière, et c'est une résolution radicale : la mort.

Je n'avais pas envie que chaque fin soit lugubre. Cela peut vous paraître curieux mais pour moi c'est un livre gai, joyeux. Si à la fin de la troisième histoire il y a la mort, cela ne jette pas un voile de tristesse sur l'histoire. Elle meurt certes, mais elle meurt dans la "gloire" – même si je me méfie de ce mot, trop empreint de catholicisme, et je ne suis pas du tout mystique.]

(...) L'histoire malheureuse de cette femme n'est pas désespérée car c'est quelqu'un qui ne s'oublie jamais, qui n'oublie jamais qui elle est même si c'est un être assez simple, et même si cela ne tient qu'à un nom, son nom propre, Kadhy Demba, qu'elle se répète, mais un nom c'est beaucoup. Dans la situation que je décris – et qui est assez douce par rapport à la réalité que subissent ces gens –, le nom est ce qui la personnifie encore : ces gens sont considérés comme une grosse masse même plus humaine, même pas une masse de bétail car le bétail on en prend soin car il rapporte... Ils sont traités comme des êtres qui n'ont plus leur unicité, leur valeur, leurs sentiments, leur vie, tout ce qui fait qu'un être humain est unique. Et ici, on a le plus grand mal à voir ces gens comme nos semblables...

Pourquoi votre héroïne n'abandonne-t-elle jamais, ne décide-t-elle pas de rester finalement en Afrique ?

D'après ce que je sais maintenant, une fois qu'on est parti, il est quasiment impossible de revenir en arrière. On serait dans une position d'échec absolu, on rentre chez soi en ayant honte et pour beaucoup de gens mieux vaut prendre le risque de mourir que de rentrer honteux, misérable et rejeté. Le seul intérêt de revenir serait certes de rester en vie, mais pour beaucoup de ces gens ça n'est pas le plus important. Donc une fois que le grand départ a eu lieu avec ce que cela implique de frais engagés, le retour est impossible... J'ai lu beaucoup de choses, d'articles, de récits de gens enfermés dans les centres de détention en Italie ou à Malte, dont le livre du journaliste italien Fabrizio Gatti, qui a fait un périple en suivant le trajet de réfugiés du Sénégal jusqu'en Italie (Bilal sur la route des clandestins – ndlr). Ce n'était pas extrêmement important de lire tout ça, mais je l'ai fait pour ne pas risquer d'introduire des détails absurdes ou incongrus...

Qu'est-ce que la littérature apporte par rapport aux reportages de presse ?

Précisément la personnification. Si la matière littéraire est assez intéressante ou prenante, ces trajectoires restent mieux en mémoire que ce qu'on peut lire dans les articles ou voir en images. Les articles peuvent dépersonnifier, on lit vite – un article, ça passe, ça reste comme anonyme. Pas la littérature.

Vos personnages sont africains. Votre père est sénégalais. Vous revendiquez-vous d'une culture africaine ?

Je m'en revendiquerais, m'en sentirais proche, si j'avais effectivement eu une culture double. Je me sentirais différente, mais aussi différente que si j'avais eu un père allemand et une mère italienne. La seule chose qui change quand on a une origine africaine, c'est qu'on est noir, c'est visible. Mais c'est tout. J'ai été élevé uniquement par ma mère, avec mon frère, en France. Pas par mon père, avec qui je n'ai jamais vécu, et que je ne suis pas allée voir en Afrique avant l'âge de 22 ans. J'ai été élevée dans un univers 100 % français. Dans ma vie, l'origine africaine n'a pas vraiment de sens – sinon qu'on le sait à cause de mon nom et de la couleur de ma peau. Bien sûr, le fait d'avoir écrit des histoires où l'Afrique est présente peut paraître contradictoire. Je suis allée deux ou trois fois en Afrique, c'est un lieu qui m'intrigue, me fascine aussi, car je sens que j'y suis radicalement étrangère. Quand j'y suis et que les gens voient mon nom et la couleur de ma peau, ils pensent que je suis des leurs. Or, par mon histoire, c'est faux. J'ai souvent rencontré des Français qui ont été élevés en Afrique et qui sont plus africains que moi. Alors qu'eux, en Afrique, dans le regard des autres, ils restent étrangers... Ironiquement, c'est en France que je peux paraître étrangère.

Le fait de vous sentir étrangère en Afrique et française en France où vous pouvez être perçue comme étrangère, est-ce que cela a apporté quelque chose à votre écriture ?

Oui, ça apporte le sentiment d'être en décalage. C'est propice à l'écriture, cette impression d'être toujours légèrement à côté. On a l'impression alors de mieux voir les choses, de les voir sous un autre angle.

Les Inrockuptibles, 30 août 2009

VATERLAND
(...) 17. (Francfort) mars 82

JEAN: *[Je laisse mes amis s'installer. J'ai envie d'être seul. Je me dirige vers le centre de Francfort, marche longtemps dans la ville américanisée : hautes tours de verre, larges avenues. Je fouille les visages. « Il est peut-être là, tout près. » Pour me sentir allemand, j'ingurgite quantité de bière et de saucisses. Je deviens boulimique. Je traîne du côté de la gare où de luxueuses prostituées tournent autour du pâté de maisons dans de luxueuses voitures. Je perds quinze marks dans les machines à sous d'une « usine à jeux ». Tout est si différent.]* Je m'en veux de ne pas parler la langue.

(...)

Jean-Paul Wenzel



Vaterland, photo : Thomas Faverjon

E) EXERCICES ET IMPROVISATIONS

En atelier ou en intervention courte par un membre de l'équipe artistique, avec des élèves à partir de la 4ème, ces idées d'exercices abordent le thème de l'origine :
Qu'est-ce qu'être étranger ?

EXERCICES EN SOLO

. se saluer, se présenter , raconter
dans une langue étrangère

. se présenter par ses origines
les parents et le pays

. " j'aurais pu être..."
une brève biographie imaginaire

. qu'est ce que c'est l'étranger ?
L'image du pays étranger. Par exemple : les images conventionnelles de l'Allemagne

. qu'est-ce que son pays ?
L'image de son pays : les images conventionnelles de son pays...

. raconter un souvenir d'enfance
dans un pays d'origine (réel ou imaginaire)

EXERCICES À FAIRE À DEUX

. apprendre à quelqu'un
une recette de cuisine , ou une chanson, dans une langue étrangère.

. se faire comprendre d'un étranger
faire comprendre 5 mots de français, puis jouer dans le sens inverse : faire comprendre 5 mots d'une langue étrangère.

TRAVAIL DE GROUPE

. créer un abécédaire sur le déracinement
le voyage, l'arrivée dans un nouveau pays, les différences, ce qu'on ne connaît pas, les souvenirs du pays natal...sous formes de mots ou de petites phrases.